



# ANNALES

DE LA

# SOCIÉTÉ BOTANIQUE

DE LYON

---

ONZIÈME ANNÉE. — 1883

---

NOTES ET MÉMOIRES



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

AU PALAIS-DES-ARTS, PLACE DES TERREAUX

---

GEORG, Libraire, rue de la République, 65.

—  
1884

## NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR L'ABBÉ CARIOT

---

Le 23 février 1883, notre Société avait la douleur de perdre un de ses membres les plus éminents, M. l'abbé Cariot, curé de Sainte-Foy, près Lyon. Si la mort de son vénérable pasteur était un deuil public pour cette importante paroisse, la perte du savant botaniste creusait dans nos rangs un vide difficile à remplir. Personne, en effet, à notre époque, n'avait plus contribué à vulgariser l'étude des plantes dans la région lyonnaise. Chargé par nos collègues de rendre à sa mémoire l'hommage dû à son savoir, à ses vertus et à la générosité dont il a donné une preuve éclatante en faveur de notre Association, je trouverai un adoucissement à mes regrets personnels en retraçant ce qu'une amitié de plus de vingt ans et une longue communauté de travaux m'ont fait connaître de l'homme privé, du prêtre et de l'auteur. On me pardonnera si, dans ces quelques pages, je m'abandonne parfois trop complètement au charme de mes vieux souvenirs.

Antoine Cariot naquit, en 1820, à Écully. Son père était jardinier : aussi n'est-il point surprenant que, élevé pour ainsi dire au milieu des fleurs, il ait, dès ses plus jeunes ans, pris le goût de la science aimable qui fut, jusqu'à la fin, son étude de prédilection. Au petit séminaire de Sainte-Foy-l'Argentière, il eut pour maître l'abbé Ludovic Chirat qui lui donna les premiers éléments de la botanique. Il conserva toute sa vie une tendre reconnaissance pour la maison où il avait été élevé ; il lui a légué en mourant son herbier et sa bibliothèque botanique.

Après de brillantes études, cédant à l'attrait qu'il éprouvait pour l'état ecclésiastique, il entra dans la Congrégation des missionnaires diocésains établie aux Chartreux et y fit son cours de théologie. Successivement professeur à Saint-Alban, vicaire à la Croix-Rousse, il se vit contraint, par l'état de sa santé, de prendre une année de repos. Il mit à profit ce contretemps pour faire, en 1849, un voyage d'herborisation en Corse.

En 1850, il fut nommé vicaire à Sainte-Foy-lès-Lyon. L'aménité de son caractère, sa bienveillance, son esprit fin et délicat lui concilièrent, dans cette paroisse, de nombreuses et durables amitiés.

Vers cette époque, on pressait l'abbé Ludovic Chirat de donner une nouvelle édition de son *Étude des Fleurs*. Cet ouvrage, publié en 1841, avait été accueilli avec faveur et était promptement devenu un livre élémentaire. La partie descriptive s'y confondait avec les tables analytiques ; l'époque de la floraison n'y était pas indiquée non plus que les localités précises. L'auteur avait peut-être trop sacrifié au désir de rendre le premier volume portatif. Le second volume renfermait un dictionnaire botanique. Le tout était rempli d'une grâce et d'une poésie qu'on ne rencontre pas d'ordinaire dans ces sortes d'ouvrages. M<sup>me</sup> Caroline Chirat y avait puissamment secondé son frère. Celui-ci, à qui son âge et ses occupations ne permettaient plus de se livrer au travail qu'on réclamait de lui, en confia le soin à son ancien élève. L'abbé Cariot, d'accord avec son vénéré maître, et tout en conservant ce qu'il y avait de gracieux et de poétique dans l'ouvrage, y introduisit d'utiles et nombreuses modifications. La partie descriptive fut séparée des tables analytiques ; la partie élémentaire reçut des compléments qui, malheureusement, paraissent insuffisants aujourd'hui. Le dictionnaire fut augmenté, ainsi que la partie horticole traitée séparément. L'ouvrage renfermait les plantes du Rhône, de la Loire, de l'Ain et la partie de l'Isère qui s'étend de Vienne à la Grande-Chartreuse.

Cette édition parut en 1854. Cariot la présenta comme l'œuvre de l'abbé Chirat, se plaçant modestement à la seconde place. Après la mort de son ancien maître, il obligea les héritiers de celui-ci à recevoir la moitié des modestes profits qu'il avait retirés de cette édition. Luttant avec lui de délicatesse, ils alléguèrent vainement que, grâce aux perfectionnements qu'il y avait introduits, il devait regarder l'œuvre comme lui appartenant en propre : ils furent obligés de céder à ses instances.

Le travail auquel il s'était livré ayant altéré sa vue déjà bien délicate, il dut aller plusieurs fois en Allemagne pour se faire traiter par les oculistes alors en renom. Ces voyages, aussi bien que ceux qu'il fit en Italie et ailleurs, ne furent pas perdus

pour la Botanique. Partout il récoltait, se mettait en rapport avec les botanistes du pays et, à son retour, il entretenait avec eux un commerce d'échanges. Pendant le mois qu'il passait, tous les ans, dans les stations thermales, il étudiait la flore du voisinage et enrichissait notre *Bulletin* de ses observations.

Les éditions de son ouvrage se succédèrent à peu près tous les cinq ans. Chaque fois il corrigeait ce qu'il pouvait y avoir de défectueux dans l'édition précédente et, parfois, faisait à la nouvelle d'importantes additions. La sixième (1879) s'accrut des plantes du Dauphiné et de toute la Savoie ; un nouveau tirage qu'il préparait quand la maladie est venue l'interrompre devait renfermer en outre les plantes de l'Ardèche.

Ce sont peut-être les additions successives faites par l'abbé Cariot à son ouvrage qui y ont produit ce que l'on pourrait appeler un défaut de proportion. Dans certains genres, en effet, et c'était sans doute le plan primitif, les nouvelles espèces sont considérées comme simples variétés et rattachées à une espèce principale par une description à peine suffisante pour les distinguer. D'autres genres, au contraire, sont traités avec beaucoup de détails ; les nouvelles espèces y obtiennent de longues diagnoses, quoique parfois elles ne se distinguent pas par des caractères plus importants que celles qui ailleurs sont regardées comme des variétés. Puisque l'auteur a chargé notre Société botanique du soin de continuer la publication de son œuvre, ce sera, je crois, répondre dignement à la confiance et à la générosité du donateur que de faire disparaître dans une prochaine édition les anomalies qu'on peut reprocher aux éditions précédentes.

Nommé en 1862 à la cure de Tassin, l'abbé Cariot se trouva bientôt en face d'une entreprise difficile et souvent dangereuse. Il s'agissait de remplacer l'ancienne église devenue insuffisante. Cariot avait déjà su se faire apprécier et gagner les sympathies générales. Il se mit courageusement à l'œuvre et, grâce au concours généreux des principaux habitants et à l'obole des moins aisés, il recueillit des souscriptions assez abondantes pour commencer les constructions, et au bout de trois ans un charmant édifice put être livré au culte.

Passionné pour la musique, il contribua beaucoup, à Tassin, à la formation d'une fanfare qui, dans les grandes fêtes, relevait l'éclat des cérémonies religieuses, et rapporta de nombreuses médailles des concours auxquels elle prit part.

Ce fut à cette époque que l'abbé Cariot se livra à l'étude des Roses. J'habitais le pays depuis près de dix ans ; je pus donc lui faire connaître les principales localités de ce beau genre. Quelles charmantes excursions malheureusement trop rares ! Je ne perdrai jamais le souvenir de ses causeries intéressantes et de l'enjouement qu'il savait y mêler. La faible portée de sa vue l'empêchait, il est vrai, de distinguer les fleurs à distance, mais, dès qu'il les avait cueillies, il en saisissait bien vite les caractères différenciels. Le botaniste Chabert, chercheur infatigable, le visitait souvent le dimanche. La surdité qui l'affligeait rendait rude la tâche de ses interlocuteurs. Il lui communiquait les espèces qu'il avait découvertes et les diagnoses qu'il en avait faites. Malgré tout ce qu'il y avait de fantaisiste dans le style et l'orthographe de ces diagnoses, on reconnaissait l'œuvre d'un habile observateur, et l'abbé Cariot pouvait en enrichir son ouvrage. Lui-même créa alors le *Rosa Aunieri*, et fit connaître à Tassin le *R. Vaillantiana* Redouté (*R. lactiflora* Deségl.). Aussi dans la cinquième et la sixième édition le nombre des espèces du genre *Rosa* se trouva-t-il doublé.

On a peine à comprendre comment, à Tassin, avec une église à construire, puis à Sainte-Foy, avec le souci d'une paroisse considérable à diriger, des œuvres à créer, il pouvait, malgré la faiblesse de sa santé, suffire à un travail si difficile, et qui demandait tant de recherches ; mais doué d'un esprit méthodique et d'une grande lucidité, il savait si bien régler ses occupations et profiter de tous les instants, qu'il semblait arriver sans peine au but qu'il voulait atteindre. Le désir de rendre son ouvrage aussi complet que possible lui faisait accueillir avec empressement les communications qu'on lui adressait de toutes parts. Parfois peut-être ne soumit-il pas ces communications à un contrôle assez sévère ; mais ami de l'exactitude avant tout, et mettant de côté tout amour propre d'auteur, il se hâtait de faire disparaître les erreurs qui lui étaient signalées. Les notes marginales qui émaillent le volume sur lequel il préparait un nouveau tirage en seraient au besoin une preuve convaincante.

Dans ses prédications, il ne fallait pas attendre de M. Cariot ces grands mouvements d'éloquence capables de remuer les masses ; son tempérament maladif ne s'y serait pas prêté. Mais sa profonde instruction, la logique de ses discours, sa diction pure et élégante le faisaient toujours écouter avec

intérêt et profit. J'ai rencontré peu d'hommes qui eussent plus de clarté dans les idées et parvinssent à les exprimer plus clairement. De bons juges en cette matière lui ont rendu devant moi le même témoignage. Dans ses instructions familières, le littérateur le plus délicat n'aurait pas trouvé un mot à reprendre, et il ne s'y rencontrait pas une expression au-dessus de la portée du plus ignorant.

Accoutumé de longue date à se dominer, il savait rester parfaitement maître de lui-même au milieu des discussions les plus vives, et par le calme avec lequel il exposait ses raisons et réfutait les arguments de ses adversaires, il désespérait ceux-ci et les réduisait au silence.

Sévère pour lui-même, il était plein d'indulgence pour autrui ; cependant, aux personnes qui ne le connaissaient pas, son premier abord paraissait froid. Plusieurs causes y contribuaient : ses préoccupations nombreuses, les souffrances contre lesquelles il avait à lutter, et enfin la faiblesse de sa vue. Cette dernière le fit souvent accuser de fierté par les gens auprès desquels il passait sans les reconnaître, Mais dans l'intimité, quel charme dans la conversation, quelle aménité dans les rapports ! Chez ses nombreux amis, chez ses confrères, une réunion ne semblait pas complète s'il n'en faisait partie. Il tournait les vers avec une grande facilité ; aussi la fête d'un ami, parfois même une mésaventure plaisante, lui fournissaient l'occasion d'une pièce de vers ou bien d'une chansonnette empreinte d'une douce gaîté, d'une fine et bienveillante ironie, qui souvent faisaient rire mais ne blessaient jamais.

Les douze ans passés à Sainte-Foy avaient, comme je l'ai dit, laissé dans son esprit des souvenirs bien agréables ; aussi nous disait-il parfois que pour ce poste seul il consentirait à quitter Tassin. Des cures importantes lui furent proposées, soit au dehors, soit même à Lyon ; toujours sa modestie les lui fit refuser. Pour ceux qui le connaissaient, il n'était pas dans le diocèse de position au-dessus de ses talents et de sa capacité. Mais la cure de Sainte-Foy étant devenue vacante en 1872, l'administration diocésaine, cédant aux instances des habitants, l'y nomma. Il quitta donc une paroisse qu'il avait parfaitement organisée, une église qu'il avait fait construire, pour prendre possession de son nouveau poste.

Il n'y retrouva plus le Sainte-Foy qu'il avait quitté dix ans

auparavant : ses anciens amis avaient presque tous disparu, la population s'était en partie renouvelée. Les débuts furent pénibles et bien des difficultés l'assaillirent ; sa patience et son habileté en avaient triomphé : il avait établi des écoles catholiques ; il avait pu donner la sixième édition de sa Flore. Tout semblait marcher à souhait, quand la maladie est venue le surprendre. Il expirait doucement, le 23 février 1883, à l'âge de 68 ans. La nombreuse assistance qui l'a suivi au cimetière, composée des habitants d'Écully, de Tassin, de Sainte-Foy, et à laquelle s'était jointe une délégation de notre Société botanique, témoignait hautement de l'estime dont il avait joui, et des regrets qui l'ont accompagné dans la tombe.

Abbé BOULLU.